# DE L'INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇOISE SUR DES OBJETS RELATIFS À LA MÉDECINE PRATIQUE.

Discours prononcé à la séance publique de l'Université Impériale de Vilna, le $\frac{15}{27}$ Septembre 1814.

PAR

JOSEPH FRANK

Conseiller de Collège, Professeur de médecine pratique et de clinique à la susdite Université, membre de plusieurs societés savantes, chévalier de l'ordre de St. Wlodimir 4 classe etc.



VILNA

DE L'IMPRIMERIE DE JOSEPH ZAWADZKI IMPRIMEUR ORDINAIRE DE L'UNIVERSITÉ.

*Dozwala się drukować. Dnia 20 Września 1814 roku.*

*Niszkowski Członek Kom. Cen.*

L'histoire n'offre guère d'évenement qui ait eu une influence aussi étendue sur toutes les institutions humaines, que la révolution françoise dont nous venons d'être témoins. La religion, la morale, la législation, le commerce, que dis-je, chaque individu en particulier, en a ressenti plus ou moins les effets. Il en est de même des sciences physiques, des lettres et des arts, ainsi que l'a prouvé Mr. *Biot* dans son *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la révolution françoise.* Ce savant s'étant borné à des observations générales, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails à l'égard de la science que je professe et d'entretenir cette illustre assemblée *de l'influence de la révolution*

*françoise sur des objèts relatifs à la médecine pratique.*

Si un pareil sujet est trop vaste pour pouvoir être traité convenablement dans les bornes assignées à un discours académique, je tacherai du moins d'ébaucher un tableau qui en marque les contours, et qui puisse être de quelqu' utilité aux historiographes de la médecine.

Avant d'entrer en matière je jetterai un coup d'oeil sur l'état dans lequel se trouvoit l'art de guérir les dernières années qui précéderent la révolution françoise.

Personne n'ignore que la médecine crée par *Hippocrate* et ensevelie après *lui pendant plus* de mille cinq cent ans *dans la plus grande* obscurité, en sortit *entre le seixieme* et le dixseptieme siècle *et dut* en grande partie sa resurrection à *Bacon de Vérulame.* Ce philosophe, la gloire du genre humain et de la na-

tion qui l'a vu naître, indiqua aux médecins la route qu'ils devoient suivre pour porter l'art de guérir au plus haut dégré de perfection. Il leur présenta pour modele *Hippocrate* et *Baillou*, inculqua la nécessité de l'observation et mit en évidence la futilité des hypothéses. C'est en suivant ces principes, que les médecins qui honorent la fin du dixseptieme et le commencement du dixhuitieme siècle, débrouillerent le chaos des maladies confondues jadis entre elles et établirent la vraie méthode de les traiter.

Aucune époque cependant ne fut plus fertile en grands médecins que celle qui tint le milieu entre la guerre de sept ans et la révolution françoise. La paix, la tolérance, la liberté de la presse, celle du commerce des livres, la protection accordée aux gens éclairés et tous les autres bienfaits qui émanèrent des ames sublimes de CATHÉRINE,

de *Fréderic*, de *Joseph* et de plusieurs autres Souverains, firent éclore dans cet espace de tems, un *Stoll*, un *Störk*, un *Quarin* à Vienne, un *Strack* à Mayence, un *Selle* à Berlin, un *Zimmermann*, un *Wichmann* à Hanovre, un *Hensler* à Kiel, un *Bang* à Copenhague, un *Rosenstein* à Stockholm, un *Heberden* à Londres, un *Percival* à Manchestre, un *Gregory* à Edinburg, un *Borsieri* à Milan, un *Cirillo* à Naples, un *Tissot* à Lausanne, un *Rahn* à Zürigue, sans faire mention de ceux qui vivent encore.

Ne croyons cependant pas que dans la période que nous venons de marquer, tous les médecins ayent suivi exclusivement la voie de l'observation et de l'expérience, car il y eut aussi des fondateurs de systêmes et si la dernière moitié du dixhuitieme siècle n'eut pas ses *Boerhaave* et ses *Stahl*, du moins elle eût ses *Cullen* et ses *Brown*. Ce der-

nier l'emporta par une gloire éphémere sur tous ses contemporains et la raison n'est pas difficile à deviner.

Le système de *Brown*, assez semblable á ces constitutions démocratiques, qui brillent sur le papier et qui clochent dès qu'on veut les mettre en éxécution, le système de *Brown*, dis-je, parvint sur le continent au moment où les principes de la révolution françoise avoient echauffé prèsque toutes les têtes, principalement parmi la jeunesse. On ne respiroit alors qu'après des nouveautés, l'autorité étoit comptée pour rien et l'on voyoit presque tous les jeunes docteurs sortant à peine de l'école s'arroger déja le droit de décider sur les ouvrages et sur la pratique des plus illustres médecins, leur accordant tout au plus le mérite d'avoir eu quelques lueurs des grandes vérités découvertes par le réformateur écossais et enoncées souvent par ses sectateurs d'un ton digne de l'é-

loquence de *Danton* et de *Robespierre*. La plus part des médecins expérimentés prirent le parti de la raison et garderent le silence, et ceux qui transportés par un zéle démesuré descendirent dans l'arène eurent plus d'une fois l'occasion de s'en repentir, tant on étoit éloigné de traiter les affaires avec ce calme imposant qui doit caractériser les discussions scientifiques. Il ne falloit rien moins, que la tendresse d'un père, et d'un père comme il n'y en a peu, pour porter *Jean Pierre Frank* à faire semblant de s'éloigner un instant de la véritable route, où il n'avoit pu retenir son fils transporté par un zéle mal entendu, et pour l'accompagner, ne fut-ce que de loin, dans le labyrinthe, afin de lui servir de guide et de faire tourner les erreurs mêmes à son avantage, erreurs dont l'école n'est pas moins utile en fait de science, que n'est celle du malheur dans la vie commune.

La révolution brownienne une fois commencée, les systèmes se succéderent en médecine, comme les constitutions en politique et nous vimes dans l'espace de vingt ans briller et s'offusquer tour à tour les doctrines de *Röschlaub*, de *Beaumes*, de *Rasori*, de *Troxler* et d'autres, qui s'accorderent seulement en ce qu'elles detournoïent la jeunesse de l'étude de la vraie médecine et la transportoient dans les champs de l'imagination. C'est ici que les nouveaux *Paracelses* et les nouveaux *Van Helmonts* avoient d'autant plus beau jeu, que l'esprit du tems ne les obligoit pas à écrire dans la langue des savants, et voilà pourquoi nous fumes inondés d'une foule d'ouvrages peu digérés et produits quelques fois par des auteurs privés de toute éducation scientifique. Oui, cet abandon des langues anciennes, motivé par un faux principe patriotique de proner la langue maternelle, fut un

coup terrible porté à la médecine. Je dirai plus: l'esprit révolutionaire a fait négliger aussi l'étude des sciences morales, qui ont dû faire place en grande partie aux sciences physiques et mathématiques. Rien ne pouvoit arriver de plus facheux à l'instruction en général et particulièrement à l'éducation de la jeunesse destinée à la carrière médicale, car s'il est un état qui exige que l'homme ne soit pas simple machine, qu'il ait l'âme élévée et l'esprit orné, c'est certainement celui du médecin. Aussi trouverez vous dans les ouvrages des plus grands médecins de tous les tems des traces evidentes de leur morale et surtout de leur respect pour la religion. Réellement, il a fallu tous les prestiges infernaux de la révolution françoise, ou plutôt les prestiges de la fausse philosophie qui en partie a donné lieu à ce bouleversement universel, pour introduire l'irreligion parmi

les médecins, la nature des connoissances médicales étant telle, qu'elle doit nécessairement exclure toute idée d'athéisme ou de matérialisme. En effet, qui plus que le médecin a l'occasion d'observer le chef-d'oeuvre du Créateur, et qui plus que lui est continuellement porté à remonter de l'ouvrage à l'ouvrier?

D'un autre coté pourtant la révolution françoise a produit quelque bien sous le rapport médical dans le pays d'où elle a tiré son origine. Ce bien consiste principalement en ce qu'elle a régénéré l'instruction dans la capitale. L'université de Paris aussi respectable en général par son ancienneté et par les savants qui y ont enseigné, que sa faculté de médecine l'est en particulier pour n'avoir jamais cessé de suivre et d'inculquer les principes de la médecine hippocratique, l'université de Paris dis-je, offroit au commencement de la

révolution l'empreinte des siècles où elle avoit pris naissance et par lesquels elle avoit passé toute intacte (*), de même que nous le voyons encore aujourd'hui à Oxford et à Cambridge. Cet état des choses en France ne s'accordoit guère avec la situation dans laquelle se trouvoit alors la médecine, qui enrichie

---

(*) „ Quelque sentiment que l'on ait conservé sur l'ancienne université de Paris, dit Mr. *Biot*, il faut convenir qu'elle était en arrière de plusieurs siècles pour tout ce qui concerne les sciences, et les arts. Péripatéticienne lorsque le monde savant avait renoncé, avec Descartes, à la philosophie d'Aristote, elle devint cartésienne quand on fut newtonien: telle est la coutume des corps enseignans qui ne font point de découvertes.“ l. c. p. 38. „... Elles ressemblent (les corporations enseignantes) à ces statues antiques qui servaient autrefois à guider les voyageurs, et dont le doigt immobile indique encore, après des milliers d'années, des routes qui n'existent plus.“ l. c. p. 78.

d'une quantité de nouvelles connoissances et liée plus étroitement à d'autres sciences physiques, exigeoit l'établissement de plusieures nouvelles chaires, ainsi qu'une manière d'enseigner moins oratoire et plus expérimentale. Penétrés de cette verité, plusieurs savants, parmi lesquels je ne nommerai que *Fourcroy*, *Thouret* et *Chaptal* firent tous les efforts pour bâtir sur les ruines de l'ancienne école de médecine une nouvelle plus conforme aux lumières du siècle. Ils reussirent parfaitement et ils firent de l'école de médecine de Paris un institut de plus parfaits. J'y trouve principalement digne d'imitation l'établissement d'une chaire *de physique médicale* (*) et d'une *clinique de perfec-*

(*) La médecine n'étant qu'une branche de la physique, il est evident qu'une application de cette science mère principalement à la physiologie, à la pathologie et à l'hygiène,

*tionnement* (*), ainsique la *reunion de l'institution médicale et chirurgicale,* qui jusqu'à la révolution avoient

---

doit être d'une grand utilité pour les élèves, qui généralement parlant, ne sont guère en état de saisir d'eux mêmes les rapport des doctrines qui leur ont été enseignées séparement. On a reconnu cette vérité relativement à la chimie, qu'on commence à enseigner pure et ensuite appliqué à la matière médicale, ce qui constitue la pharmacie : et pourquoi en agiroit on differemment à l'égard da la physique?

(*) Par *clinique de perfectionnement* on entend une clinique destinée exclusivement à soumettre à l'expérience des nouveaux remèdes et des nouvelles methodes, ainsiqu' à traiter des maladies rares ou peu connues et à cultiver particulièrement quelques élèves doués d'une capacité extraordinaire. Si l'on voulût s'occuper de préference de ces objets dans nos cliniques ordinaires, on se tromperoit très fort. Loin de consacrer ici le tems à l'emploi des nouveaux remèdes, il faut au contraire tacher de mettre en usage les

toutes deux leurs formes et leurs écoles particulières et sembloient s'être partagé l'humanité souffrante, au lieu de se reunir pour la soulager.

Il s'en faut cependant de beaucoup que ses mesures aient suffi pour rendre la médecine florissante en France. Les tableaux que nous en ont presenté Mr. *Masuyer* et *Wedekind* montrent au contraire, que cette partie si essentielle au bien être public a été de jour en jour plus negligée, du moins le dernier gouvernement n'a-t-il rien omis pour dégrader la médecine en l'envisageant

methodes les plus accreditées; loin de se borner à la reception de maladies rares, il faut s'occuper principalement des maladies populaires, et loin de calculer l'instruction en faveur de quelques éleves distingués, il faut l'adapter à la capacité de la majorité, qui est toujours prête a imiter maladroitement le professeur qui s'élance dans une sphère plus élevée.

comme tout autre métier pour lequel il suffit de faire un apprentissage quelconque et qu'on peut librement exercer pourvu qu'on paye regulièrement les taxes fixées à cet effet. Aussi peu de personnes douées d'une éducation libérale se seroient elles appliqués à l'étude de la médecine en France, si ce n'eut été pour échapper à la conscription, une quantité de jeunes gens préferant de servir les armées plutôt en qualité d'officiers de santé, que comme simples soldats. La grande mortalité des médecins dans les hôpitaux militaires fit en outre que tous ceux qui se présentoient pour le service de santé étoient les bien venus et même hors de la France les guerres continuelles ont forcés en quelque manière les gouvernements à être moins scrupuleux dans le choix des médecins militaires et à employer souvent des jeunes gens qui n'avoient pas fini leurs études. Ces demi-médecins

avançant néanmoins de grade à raison des années de leur prétendu service, le mal qu'ils doivent faire est incalculable et ne pourra jamais être attribué aux universités, auxquelles on n'a pas accordé le tems nécessaire pour finir l'instruction dans les règles.

Les guerres auxquelles la révolution françoise à donné lieu, ont contribué d'un autre coté non seulement au perfectionnement de la chirurgie, mais aussi à celui de la médecine. Les campagnes d'Egypte nous ont procuré d'excellentes observations sur la peste, sur l'éléphantiasis, sur les sarcoceles, sur les hernies, sur les ophthalmies et sur d'autres maladies endémiques dans ce pays, comme on peut le voir par les ouvrages de Mr. *Desgenettes*, *Larrey*, *Assalini*, *Savaresy*, *Pugnet*, *Mac-Gregor* etc. Les guerres d'Espagne ont été moins fertiles en fait de médecine, cependant elles ont donné occasion à

Mrs. *Deplace* et *Aulagmer* d'écrire sur la colique de Madrid. Les guerres d'Italie et surtout celles d'Allemagne ont contribué à mettre en circulation des ouvrages sur la médecine pratique qui ont mérité d'être repandus, et il faut rendre cette justice aux médecins des armées françoises, qu'ils ont toujours montré un zéle exemplaire à rechercher la connoissance des médecins célébres de tous les pays qu'ils ont visité et à s'enrichir des connoissances relatives à leur profession. Ce louable procédé a valu à la France la traduction d'excellents livres, tels que les ouvrages de *Scarpa*, de *Wichmann*, de *Sprengel*, pour ne pas nommer d'autres. Les campagnes de Pologne furent les plus stériles de toutes sous le rapport médical et j'ai fait voir dans un mémoire que j'ai publié cette année sur l'origine et la nature de la plique polonoise, que les observations de Mr. *Chamseru* et

d'autres médecins françois à cet égard sont bien loin de jetter quelque lumière sur cette maladie. Mr. *Kerckhoffs* vient de publier des observations médicales faites pendant les campagnes de Russie en 1812 et d'Allemagne en 1813 et il est à prevoir que d'autres médecins suivront son exemple et n'auront pas beaucoup de peine à le surpasser. En attendant nous possedons dans les archives de notre société de médecine deux mémoires très intéressants sur les maladies qui ont regnée à Vilna à la suite de la dernière guerre, l'un de mon collégue et ami *Sniadecki* et l'autre de Mr. *Bertrand* médecin des armées françoises. En général la médecine militaire a particulièrement gagné par les ouvrages de Mr. *Vylie, Einholm, Larrey* et *Gilibert.* Néanmoins comme les observations de ces deux médecins françois etoient liées à la narration d'événements militaires, qu'ils n'étoit guere en leur pouvoir de

raconter autrement que ne l'avoient fait les bulletins, il s'en suit qu'on a lieu de désirer quelques fois en les lisant cette candeur dans la narration, qui doit particulièrement caractériser les ouvrages de médecine et sans laquelle le lecteur ne sauroit trouver des bornes à sa méfiance. Il paroit que quelques médecins de l'armée d'Espagne ont affronté avec plus de courage le danger de dire la verité sous un gouvernement qui avoit pour maxime de lui imposer silence et leurs mémoires inserés dans les journaux de médecine de Paris, pourront un jour servir à controler l'histoire de ces guerres.

La médecine pratique étant malheureusement de nature à s'enrichir de la misère des peuples, on peut aisement comprendre qu'elle a du trouver un grand butin dans les suites des guerres d'autant plus désastreuses qu'elles étoient faites avec des masses enormes et sans

magasins. Il est triste de convenir, que les observations qu'on a recueillies dans ces derniers tems sur la fièvre des armées n'ont que trop prouvé l'insuffisance de notre art contre cette terrible maladie, mais cette insuffisance même a convaincu les gouvernements de la nécessité de prevenir ce fléau autant que possible. J'ai lû avec la joie dans le coeur le recit des moyens que des Souverains et des Généraux éclairés et humains ont pris naguère en Allemagne pour empecher la propagation de la contagion, lors de la prise des forteresses longtems assiègeés, lors du transport des prisonniers et des soldats malades. C'est aux lois de quarantaine mises en usage contre le *typhus* des armées, c'est en surveillant les logements des soldats, c'est surtout en plaçant les hôpitaux militaires hors de l'enceinte des villes et c'est a beaucoup d'autres sages mesures qu'il seroit trop long de détailler ici,

que l'Allemagne doit la conservation de milliers de citoyens, qui faute de ces précautions auroient peri.

Les dernières guerres ne se sont point bornées à produire et à repandre des fièvres contagieuses, mais elles ont exercé un empire décidé sur plusieurs autres maladies et ce qu'on aura peine à croire, non seulement en mal mais aussi en bien. La même observation a été faite par le Dr. *Petit* de Lyon, dans son excellent mémoire: *de l'influence de la révolution sur la santé publique.* Ce médecin philantrope a observé, que tandis que la perte de la voix, l'asthme, l'oppression, l'hydropisie de la poitrine, les palpitations du coeur, les anevrismes et surtout les apoplexies étoient devenus plus fréquentes depuis la révolution, les scènes de terreur qui l'avoient accompagnée, suspendirent ou guèrirent quelques fois des paralysies, des crache-

ments de sang, des maladies goutteuses et principalement des affections nerveuses.

J' observerai en outre que les événements militaires et revolutionaires ont été moins désastreux pour la santé publique que le dépérissement des finances, qui plus ou moins suivit la révolution dans tous les pays. La chute des assignats remplit les hôpitaux de France de maniaques et l'on m'a assuré que la même chose est arrivée lors de la reduction des billets de banque en Autriche, où plusieurs personnes furent frappées d'apopléxie à la lecture de la patente qui annonçoit cette fatale nouvelle. Même dans les pays où les finances se sont mieux soutenues, les entraves mises au commerce ont agi d'une manière bien fâcheuse sur la santé de la classe des commerçans. J'ai eu occasion de m'en appercevoir chez nos marchands juifs. Rien de plus commun parmi eux

depuis quelque tems que les maladies du cœur, du foie et des nerfs.

Le système continental eut une influence encore plus décidée sur la médecine pratique, vû qu'il empechoit l'importation de quantité de médicaments, comme du quinquina, de la serpentaire, du quassia, rémèdes qui monterent en conséquence tellement de prix, qu'on ne pouvoit plus en faire usage qu'en faveur des riches. Ce mal fut en quelque sorte la source d'un bien, puisqu'il a forcé les médecins à employer davantage les rémèdes indigènes, mais supposant même qu'il en existât parmi eux d'équivalents à ceux que je viens de nommer, que de tems n'auroit il pas fallu, que de chances n'auroit on pas dû courir avant de les découvrir? quelques médecins, d'ailleurs très estimables, ont cru pouvoir indiquer *à priori* quels pourroient être les médicaments du pays à substituer aux étrangers en jugeant

d'après l'analogie des leurs qualités physiques; mais rien de plus faux que cette manière de raisoner. Nous sommes bien loin de pouvoir découvrir à l'aide de nos sens ou de la chimie tous les principes qui agissent dans les médicaments, et c'est seulement par l'expérience qu'on peut les connoître. Le principe fébrifuge de l'écorce péruvienne est si caché, qu'il ne se montre qu'au lit du malade. J'ai prouvé il y a quelques années qu'il s'y montre même dans le quinquina qui a déja servi pour en préparer la decoction et je me crois en droit de pouvoir préférer ce précieux residu, jeté avant ma découverte comme une substance inutile, à tous les *surrogats* du quinquina tant vantés de nos jours. Effectivement, que sont ils devenus ces fameux *surrogats?* Ne se sont ils pas rangés d'eux mêmes à coté des *surrogats* du café et du sucre? Mais combien de malades, qui auroient pû être

guéris en peu de jours, n'ont ils pas langui en attendant des semaines par ces infructueuses tentatives, sans parler de ceux qui en ont été la victime?

Nous venons de faire mention de deux substances, qui quoique très communes ne sont cependant pas étrangères à une discussion médicale. L'habitude étant une seconde nature, le *café* est devenu d'une telle necessité pour une quantité de personnes, qu'elles ne peuvent s'en passer sans que leur santé en souffre considérablement. Dans certains pays où l'on avoit poussé la complaisance pour l'auteur du système continental jusqu'au point de défendre totalement l'importation du café, on a été obligé en suite par des raisons de santé, d'en permettre la vente dans les apothicaireries d'après des ordonnances des médecins.

La cherté du *sucre* comme suite du système continental a produit une grande révolution dans les pharmacies de la

plupart des pays en mettant des bornes à l'usage des sirops. La nécessité de s'en abstenir à cause de leur haut prix, a été fâcheuse quant au traitement des maladies d'enfants, qui ne prennent guere de remèdes à moins qu'ils ne soient doux et chez lesquels on ne peut pas toujours substituer le miel au sirop, à cause de sa faculté purgative. J'avoue du reste, que les bornes qu'on a mises à l'usage des sirops ont été très avantageuses dans beaucoup de cas, puisque ces substances sont bien loin de rendre les autres médicaments moins désagréables au gout, en diminuent quelques fois la force et en augmentent toujours le prix.

Je ne saurois cesser de parler des objets pharmaceutiques sans faire mention du système uniforme de *poids* et de *mesures* qui depuis la révolution fut adopté dans les apothicaireries de France. Ce nouvel arrangement a du causer des

accidents très fâcheux avant que les médecins et les apothicaires s'y soyent habitués et même à présent il empeche les médecins des autres nations à bien comprendre les recettes dans les ouvrages françois.

Mais quittons les pharmacies pour parler d'un genre de remèdes qui ne s'y trouve pas et qui dans beaucoup de cas est cependant indispensable pour le retablissement de la santé, je veux dire *les eaux minérales*. Les guerres continuelles qu'a enfantées la révolution françoise, la défiance mutuelle qu'elle a portée et établie dans tous les gouvernements, les echecs terribles qu'ont essuyés les fortunes de tous les particuliers ont, pour ainsi dire, entravé, fermé les routes qui conduisent à ces sources de reparation de santé et de vie. L'on dira peut être que ces privations nous ont conduits à perfectionner de plus en plus l'art d'imiter les eaux mi-

nérales et qu'elles nous ont engagés à faire plus de cas de celles que la nature nous a mises sous la main dans notre propre pays: mais je n'hésite pas à repondre, que ces avantages sont à mes yeux de bien faibles dédommagements des privations auxquelles nous avons été condamnés. Il en est des eaux minérales artificielles comme des médicaments dont j'ai parlé plus haut, c'est à dire, la chimie nous apprend bien qu'elles sont composées de tel et tel ingrédient, mais il reste toujours à savoir si outre ces ingrédients elles ne contiennent pas d'autres principes, qu'on n'a pas encore reussi à découvrir et desquels peut dépendre leur principale vertu. Je crois que tous les médecins qui ne sont pas intéressés à la vente des eaux artificielles seront d'accord avec moi. Peut être trouverai-je une plus grande difference d'opinions à l'égard des eaux minérales naturelles du pays

et en effet ce qu'on peut dire sur ce sujet est entièrement relatif aux localités. Je me contenterai donc d'observer que, toutes choses égales d'ailleurs pour la vertu et la qualité des eaux, la préferance sera toujours dûe à celles des contrées où le climat est moins rigoureux, les sites délicieux, où l'on trouve toutes les commodités de la vie, les distractions, les charmes de la société, qui concourent puissament à l'action des eaux.

Les observations que nous avons faites jusqu'ici sur l'influence qu'a eu la révolution françoise sur des objets relatifs à la médecine pratique, prouvent evidemment, que la somme du mal l'emporte beaucoup sur celle du bien.

Cette proposition est également appliquable tant à la médecine considérée comme science, qu'à la santé publique. La plupart des Universités ruinées, le commerce des livres presque détruit,

une quantité d'excellents médecins morts, les relations littéraires entre les médecins des différentes nations abolies, les spéculations et les visions mises à la place de l'observation et de l'expérience, tout cela feroit craindre que la médecine pouroit retomber dans l'état où elle se trouvoit avant *Bacon de Verulame*, si le retour de la paix et de l'ordre, si les sentiments libéraux des Souverains par lesquels l'Europe a le bonheur d'être gouvernée dans ce moment de crise, et si les efforts reunis des médecins éclairés de toute l'Europe pour soutenir les principes hippocratiques, ne nous autorisoient pas à prédire, que non seulement la science en question ne retrogradera pas, mais qu'elle avancera même vers sa perfection. Quant à la santé publique, si nous ajoutons aux causes mentionées de son depérissement les effets immédiats des guerres et d'autres massacres auxquels la révolu-

tion françoise a donné lieu, nous trouverons qu'il y a de quoi s'étonner, que la race humaine ne touche pas encore à son extinction. Mais tel est l'ordre de la Providence, que le remède est prèsque toujours à côté du mal. D'abord on a généralement observé, qu'il n'y eut jamais tant de naissances que pendant la durée de ces dissentions civiles. „Cette observation, dit Mr. *Petit* en parlant de la révolution françoise, nous est commune avec les americains; et il n'est personne qui n'ait pu remarquer avec intérêt, qu'une population nombreuse semble aujourd'hui s'élancer du néant pour venir reparer bientôt le vide affreux des nos pertes; soit que cet effet ait été produit par l'aisance que la révolution françoise a fait refluer dans les campagnes et dans certaines classes de la société où l'art de tromper la nature n'étoit point reduit en système; soit plutôt que dans les longues calamités

publiques, au sein de ces orages menaçans qui peuvent frapper toutes les têtes, les ames aiment à se rapprocher dans les plus doux embrassements et que, semblable au phénix qui renait de sa cendre, on se plaise alors à penser qu'on ne sera pas consumé tout entier par le feu des buchers."

Mais à mon avis rien n'a contribué davantage à remplir le vide dont il est question, que *la vaccine*, le plus grand bienfait que le Ciel ait jamais accordé à l'humanité. Gloire à celui que la Providence a choisi pour délivrer le genre humain du fléau de la pétite vérole, oui gloire à l'immortel *Jenner*. Si ce grand homme avoit vecu du tems des anciens grecs, ils n'auroient pas oublié à lui assigner une place dans l'olympe. En a-t-il du moins occupé une dans les fètes par lesquelles sa patrie, d'ailleurs si reconnoissante, vient de célébrer la délivrance de l'Europe?

Quoiqu'il en soit, il est étonnant que le pays où on a le moins profité de la vaccine soit précisement l'Angleterre et qu'il ait été reservé à sa rivale d'en généraliser l'utilité. C'est éffectivement en France que la vaccine devenue une mesure de police a tourné le plus au profit de l'humanité. Je n'ignore pas qu'on n'a voulu voir en cela qu'un calcul et une opération pour obtenir une moisson plus riche au moment de la conscription, de même qu'on a attribué à une pure vanité le prix fixé par le chef du gouvernement françois, pour le meilleur ouvrage sur le croup; mais gardons nous bien d'attribuer des mauvaises intentions à des vues aussi salutaires. En général ne jetons les regards en arrière que pour profiter des leçons du passé et pour mieux savoir apprecier le présent. — Ah! quand je pense, que depuis vingt ans que j'enseigne la médecine pratique, c'est aujourd'hui pour la première

fois que j'assiste à l'ouverture des écoles, sans que le bruit des armes retentisse plus ou moins autour de l'enceinte destinée à l'enseignement des sciences; et quand je pense, que je ne serai plus poursuivi par la désolante idée, que tandis que je me donne une peine infinie pour reussir à soulager quelques valétudinaires, la fleur de l'humanité tombe victime des guerres allumées par l'anarchie ou par le despotisme; quand je pense à tout cela, dis-je, une douce joie, un sentiment de bonheur, animent tout mon être, et pénétré de reconnoissance et d'admiration pour l'auteur de tant de bien, dans l'élan de mon juste enthousiasme, je m'écrie avec l'Europe entiere:

Vive ALEXANDRE!